
Identités linguistiques, orientation sexuelle et pratiques langagières : une analyse du discours de gais et de lesbiennes francophones de Toronto

Normand Labrie

Ontario Institute for Studies in Education (OISE)

Université de Toronto

Ce texte a un double objectif. Le premier, de nature conceptuelle, vise à expliquer le rôle que joue la langue dans la construction identitaire compte tenu du fait que les acteurs sociaux ont généralement des identités multiples, c'est-à-dire qu'ils possèdent des marqueurs identitaires variés – nationalité, communauté linguistique, sexe, groupe d'âge, etc. – et peuvent ainsi se prévaloir d'appartenances à divers groupes sociaux. Il s'agit, en somme, d'approfondir une étude déjà amorcée (Labrie et Grimard, 2002) pour comprendre comment des gais et des lesbiennes francophones vivant au Canada anglais articulent leurs identités multiples dans leur discours. Le second objectif, de nature méthodologique, vise à mener une réflexion sur la valeur opérationnelle et la validité d'une analyse du discours effectuée sur un corpus nécessairement restreint.

Jusqu'à maintenant, l'étude des minorités linguistiques, en l'occurrence des communautés francophones au Canada, a été principalement basée sur une vision conservatrice des communautés linguistiques, sur leur occupation d'un territoire, leur sédentarité, leur homogénéité, leur authenticité et leur reproduction biologique d'une génération à une autre.

Abondant dans le sens de Castells (1996, 1997), selon qui le monde se transforme en profondeur en raison de la globalisation de l'économie et de l'*informationnalisation* de la société, on peut avancer que la reproduction linguistique, culturelle et sociale des communautés de langues minoritaires ne se réalise plus de la même manière qu'auparavant. Après avoir été marginalisées au sein des États-nations, les communautés linguistiques vivant en milieu minoritaire sont aujourd'hui forcées de se repositionner dans un nouvel univers caractérisé par le capitalisme, le néo-libéralisme étatique, la mondialisation des marchés et la nouvelle économie (Labrie, 2002). Dans ce contexte, les locuteurs de ces communautés sont appelés à s'engager dans un processus de mobilité sociale, souvent lié à un processus de mobilité géographique, d'où une transformation radicale de leurs pratiques langagières et sociales. Il s'ensuit de nouvelles stratégies d'affirmation identitaire et une valorisation, c'est-à-dire une mise en valeur et une mise en marché, de marqueurs identitaires et de pratiques langagières qui leur sont propres, comme moyens de s'insérer dans une société urbanisée, pluraliste, multiculturelle et fondamentalement matérialiste.

L'étude de trajectoires sociales et géographiques de gais et de lesbiennes francophones – ayant possiblement été stigmatisés en raison de leur orientation sexuelle au sein de leur communauté d'origine – et de leurs stratégies de résistance révèle l'importance de la mobilité sociale et de la mobilité géographique dans les dynamiques sociolinguistiques. Elle permet de mieux comprendre leur signification pour la création de nouvelles communautés linguistiques, en l'occurrence dans les grands centres urbains, et de nouvelles formes de reproduction sociale, culturelle et linguistique dans des sociétés en mutation.

Être à la fois gai ou lesbienne¹ et francophone dans les régions anglo-dominantes du Canada c'est subir un processus complexe de minorisation et de marginalisation : de minorisation en tant que francophone dans la société en général et au sein des communautés

1. Les notions de *gai* et de *lesbienne* sont utilisées ici comme un raccourci sémantique pour référer à des orientations, identités ou pratiques sexuelles relatives aux personnes de même sexe.

gaies et lesbiennes anglo-dominantes en particulier et de marginalisation en tant que gai ou lesbienne tant dans la communauté anglophone que francophone. Pour se soustraire à de tels processus, les gais et lesbiennes francophones développent diverses stratégies qui servent à se créer des espaces sociaux et discursifs où ils peuvent, totalement ou partiellement, vivre et s'épanouir. Possédant de multiples marqueurs identitaires, dont certains peuvent être source de stigmatisation, les gais et lesbiennes francophones sont à même d'utiliser ces marqueurs en tant que ressources identitaires leur permettant de faire partie soit de communautés francophones, soit des communautés gaies et lesbiennes ou, encore, de combiner leur appartenance à ces diverses communautés soit en alternance, soit simultanément. Cependant, tous les individus n'adoptent pas les mêmes stratégies identitaires et discursives : elles varient selon le capital symbolique et matériel dont ils jouissent, leurs expériences, leurs contraintes ou leurs objectifs de mobilité sociale.

DE LA STIGMATISATION À LA MOBILITÉ SOCIALE

Dans notre étude précédente (Labrie et Grimard, 2002), nous avons constaté qu'il est rare que la migration vers la ville ait des visées essentiellement de libération sexuelle. Cette migration est, le plus souvent, une stratégie pour échapper aussi bien à l'absence de perspectives économiques qu'à l'hétéronormativité qui existent dans leur milieu d'origine. Cette hétéronormativité stigmatise les gais et lesbiennes en général mais, parfois, cela se fait de façon plus ciblée, incitant les victimes soit à se réfugier dans un silence qui peut avoir des conséquences graves (état dépressif, idées suicidaires), soit à partir.

Une fois le processus de mobilité géographique et sociale enclenché, les gais et lesbiennes se servent généralement de leurs marqueurs identitaires linguistiques et sexuels comme capital matériel et symbolique, pour se constituer un nouveau réseau de solidarité, rencontrer des compagnons, avoir accès à un emploi ou obtenir des promotions sur le plan professionnel.

Les pratiques langagières sont alors transformées, ce qui peut aussi bien vouloir dire l'immersion complète dans un environnement anglo-dominant – parfois au point de restructurer sa façon de parler français ou de *perdre son français* – que la découverte d'un milieu de vie plus francophone que jamais.

Sur le plan identitaire, plusieurs développent un fort sentiment d'appartenance à leur peuple d'origine – québécois ou acadien par exemple – qu'ils idéalisent pour ce qui est de l'usage prépondérant de la langue française et de la convivialité des modes de sociabilité ; un milieu où ils aimeraient retourner disent-ils, mais à la condition de préserver les acquis de la mobilité sociale. La ville, au contraire, est critiquée pour l'importance accordée au travail, son rythme de vie épuisant, la froideur de ses modes de sociabilité et, surtout semble-t-il, pour la discrimination sexiste et linguistique à leur égard tant dans leur vie professionnelle que personnelle. Pour échapper à cette discrimination, quelques-uns tentent de transformer la société en se servant de leur capital symbolique et matériel : prestige social, expertise professionnelle ou linguistique ou moyens financiers. D'autres, qui préfèrent s'intégrer à la société anglo-dominante, peuvent toujours se servir de la langue française comme capital de séduction.

L'analyse dont parlent Labrie et Grimard (2002) était fondée, pour des raisons de faisabilité, sur l'analyse de six entrevues parmi un corpus de 36 réalisées auprès de gais, de lesbiennes ou de bisexuel(le)s. Partant des conclusions de cette première analyse, j'analyserai six autres entrevues et je nuancerai, si nécessaire, l'analyse originale. Il s'agit, en somme, de réfléchir sur la valeur opérationnelle et sur la validité de l'analyse du discours. Les six entrevues semi-structurées, d'une durée de 90 minutes à 3 heures chacune, représentent 700 pages de transcription².

2. Les données traitées dans ce chapitre proviennent du projet de recherche « Prise de parole » financé par le CRSHC, le programme Transcoop de la German American Academic Council Foundation et l'Agence universitaire de la francophonie. Mes remerciements s'adressent aussi aux assistants de recherche qui ont participé aux entrevues, Marcel Grimard (M.) et Sylvie Roy (S.), à ceux qui les ont transcrites, Brigitte Roberge, Marcel Grimard et Douglas Gosse et, pour sa contribution à l'analyse du corpus, à Benoît-Jean Bernard.

Le discours, tant par son contenu que par sa forme, est à la fois action sociale, moyen de construction des réalités sociales et expression du positionnement des acteurs sociaux. Il est créateur et constitutif de la réalité. Tout en exprimant des contenus, le discours est matérialisé, c'est-à-dire qu'ils sont mis en forme par des acteurs sociaux au moyen de ressources langagières qui sont elles-mêmes tributaires de leur positionnement social. Qui prend la parole, ce qu'il dit et comment il le dit sont indicateurs de luttes sociales, d'enjeux et de processus sociaux qui ont cours dans les divers groupes. En accord avec Bourdieu (1979, 1982), on peut considérer que ces luttes sociales consistent plus précisément, pour les individus et les groupes, à se servir d'un capital social, culturel et linguistique pour avoir accès à la production et à la distribution de ressources matérielles et symboliques.

Pour cet article, j'ai retenu les entrevues menées auprès de trois hommes et de trois femmes. Deux participants, Aline et Jacques, sont dans la trentaine, trois autres, Lucie, André et Brigitte, dans la quarantaine et, enfin, un dernier, Bernard, dans la cinquantaine. Toutes ces personnes, issues de couches sociales et de milieux socio-économiques différents, ont migré vers Toronto.

Parmi les six participants, deux sont originaires de petites communautés rurales ou semi-rurales : Jacques vient de la région de Prescott-Russell dans l'Est ontarien et Lucie, bien qu'elle soit née en Ontario, vient de la banlieue de Québec ; trois sont originaires de villes industrielles de taille moyenne : André vient de Sherbrooke au Québec, Bernard, de Cornwall dans le Sud-Est de l'Ontario et Aline, née au Québec, a grandi dans le Nord-Est du Nouveau-Brunswick ; la sixième personne, Brigitte, a vécu d'abord dans quelques villes de l'Ouest canadien, mais a migré à Toronto à partir d'un grand centre urbain, Montréal.

Jacques a suivi un cours collégial en nursing et travaille dans un centre d'appels bilingue d'une compagnie internationale d'assurance médicale. Son père a été d'abord fermier et ensuite conducteur de camions et de bulldozers, alors que sa mère a été employée de bureau tout en étant active sur la ferme familiale. Lucie a une formation collégiale en éducation spécialisée et, après avoir voyagé en Europe et vécu pendant 13 ans sur une ferme écologique dans la

région de Penetanguishene, travaille présentement à son compte dans une clinique de thérapie *nouvel âge*. Son père était policier, sa mère, infirmière auxiliaire. Bernard, qui a mené une carrière fructueuse dans le monde des affaires de Bay Street, est en arrêt de travail pour cause d'invalidité permanente due à sa séropositivité. Son père était ouvrier, mais Bernard habitait avec sa mère qui vivait de prestations du bien-être social et élevait seule ses enfants. Aline a une maîtrise en sociologie et travaille dans un centre d'appels bilingue d'un organisme public de services sociaux. Son père était comptable et sa mère restait au foyer. André est chef de cabine pour un grand transporteur aérien. Il est le fils d'un courtier d'assurances et d'une femme au foyer. Brigitte, après avoir travaillé dans la même société d'État que son père, est maintenant professionnelle des communications dans un organisme gouvernemental.

La plupart d'entre eux avaient une expérience du bilinguisme avant leur arrivée à Toronto. Ainsi, ceux qui étaient originaires de l'Ontario parlaient anglais depuis leur jeune âge, surtout Bernard qui vivait dans la ville à dominance anglophone de Cornwall et dont la carrière s'est déroulée exclusivement en anglais. Jacques, bien que scolarisé en français dans le comté de Prescott-Russell et dans la région d'Ottawa, a travaillé en anglais dans la région d'Ottawa et à Toronto. Son emploi actuel, dans un centre d'appels, lui a été offert en raison de son bilinguisme et de son expertise médicale. Enfin, Brigitte a reçu sa formation universitaire dans une université de langue anglaise du Québec et son emploi dépend directement de sa maîtrise des techniques de communication en français, tant à l'oral qu'à l'écrit. Les deux autres participants, originaires du Québec et de l'Acadie, ont dû faire l'acquisition de l'anglais une fois établis en Ontario. Aline, scolarisée en français en Acadie puis à Ottawa, s'est mise à l'anglais une fois installée à Toronto. Son emploi actuel nécessite une connaissance du français et de l'anglais en plus d'une expertise en service social. André, qui a quitté le foyer familial à l'âge de 16 ans et a été recueilli par des bienfaiteurs pentecôtistes, a complété ses études secondaires en banlieue de Toronto et entrepris des études universitaires aux États-Unis sans toutefois les mener à terme. Son emploi comme chef de cabine dépend, en partie, de son bilinguisme. Enfin, Lucie, dont les pérégrinations l'ont amenée

d'abord dans la région de Penetanguishene où elle a appris l'anglais puis, ultérieurement, à Toronto, travaille à son compte dans les deux langues. Tous utilisent le français et l'anglais dans leurs activités professionnelles.

Trois d'entre eux se considèrent comme gais ou lesbiennes depuis leur enfance. André et Aline ont toujours su qu'ils préféraient les personnes du même sexe, tout comme Bernard qui parle des expériences qu'il a eues dès son enfance. Les trois autres se sont révélés gais ou lesbiennes plus tardivement : Jacques, qui a toujours été catégorisé par les autres comme gai, s'est reconnu comme tel à l'âge de 31 ans ; Brigitte n'a eu sa première relation avec une femme qu'une fois installée à Toronto et elle se reconnaît depuis lors comme lesbienne ; enfin, Lucie a été mariée pendant 13 ans avec un Franco-Ontarien bisexuel de Penetanguishene avant d'avoir sa première relation avec une femme de la région.

LA STIGMATISATION À L'ŒUVRE

Selon Eribon (1999 : 34), « On conçoit que l'un des principes structurants des subjectivités gays [*sic*] et lesbiennes consiste à chercher les moyens de fuir l'injure et la violence, que cela passe souvent par la dissimulation de soi-même ou par l'émigration vers des lieux plus cléments ». L'injure et la violence anti-gai (voir Eribon, 2003 : 350) peuvent prendre plusieurs formes qu'on peut regrouper sous le concept de stigmatisation. Goffman (1975 [1963]) a défini la stigmatisation comme un processus social procédant par marquage de la différence et servant à des groupes dominants à s'ériger comme seuls détenteurs légitimes de la *normalité*.

Parmi les six participants, la moitié ne fait aucune référence à des expériences de stigmatisation pour expliquer leur migration vers la ville. Leur présence à Toronto semble relever davantage de concours de circonstances professionnelles ou personnelles. Brigitte et Aline ne font aucune référence à une expérience de stigmatisation dans leur milieu d'origine. Bernard ne sera confronté à des telles expériences qu'à l'âge adulte, les injures venant des parents de son

premier compagnon anglophone ; pour lui, les jeux sexuels avec les garçons du quartier et ses frères semblaient acceptés dans son milieu³ :

Bernard : ça fait que l'été euh / on vivait dans une p'tite ville alors y avait du bois des des chantiers alors on allait passer les les après-midi dans le bois à se bâtir des cabanes dans le bois t'sais on avait / eux autres i'avaient 15 16 17 ans moi j'en avais peut-être 14 / 15 et puis euhm / ah j'étais venimeux / moi je voulais [jouer] le docteur han ? Alors j'sais pas où ce que c'est chus été chercher ça mais le docteur avait le droit d'examiner les corps han ? [rires] Alors euh moi je faisais j'encourageais les gens de me laisser les examiner / X les examinant / je disais que j'allais comparer la grosseur des bisounes pis la beauté des bisounes [rire de N] c'est drôle qu'à cet âge-là on a les idées ben ouvartes han ?

Il n'y a aucune trace dans ce discours, que Bernard produit en puisant dans ses souvenirs d'enfance, d'une quelconque stigmatisation par son entourage des pratiques à connotation gaies. Le milieu qu'il décrit est celui des adolescents de la classe ouvrière d'une petite ville industrielle dont il a gardé la maîtrise de la variété de français vernaculaire (« venimeux », « bisounes », « on a les idées ben ouvartes, han ? ») et dont il se sert dans le contexte de cette

3. Conventions de transcription (tous les noms sont remplacés par des pseudonymes) :

- nous avons respecté plus ou moins l'orthographe, sauf tous les cas qui indiquent des traits diagnostiques en particulier dans la morphologie. Exemples : j' va, i' sontaient ;
- il n'y a pas de ponctuation : il n'y a donc pas de . de , de ; ou de : ;
- l'allongement syllabique est indiqué par : ;
- l'accentuation dans le discours est indiquée par des majuscules. Exemple : on a passé une BELLE soirée ;
- intonation est marquée par ! ? ;
- les pauses sont marquées de la façon suivante : / pour la pause courte, // pour la pause légèrement plus longue, /// pour la pause plus longue et par / [5sec] pour des pauses plus importantes ;
- les commentaires métadiscursifs sont indiqués entre crochets. Exemples : [surprise], [rire], [bruit de porte] ;
- les séquences non compréhensibles sont indiquées par (X) : la séquence courte par (XX) , la séquence plus longue par (XXX) ; la séquence de plusieurs mots pas ? ? ? ? ; les séquences de 4 secondes par (X 4 sec) et l'incertitude par (morX) ;
- le chevauchement (parlé simultanément de deux ou de plusieurs personnes) est indiqué par : _ _.

entrevue. En fait, faisant carrière en anglais, Bernard développera un répertoire linguistique composé du français vernaculaire et de l'anglais standard.

Les trois autres participants ont fait l'expérience de diverses formes de stigmatisation qui ont eu des conséquences dans leurs interactions avec leur entourage. Pour Lucie et Jacques, la stigmatisation exercée par rapport aux gais et lesbiennes se traduit par un enfermement dans le silence, un silence que Lucie observe toujours face à ses parents parce qu'elle craint les réactions violentes de son père.

Lucie : ... euh pis mon père est très très très homophobique mon frère / euhm / moi chus la deuxième des plus vieilles lui il est le deuxième des plus jeunes / euh i' s'est fait attaquer par un pédophile lorsqu'i' avait 8 ans / euh mon frère mon père étant policier euh mon père étant X euh ça l'a explosé ça s'est ramassé en cour euh etc. etc. alors / ça ça l'a pas aidé sa disposition mettons [rires]

La stigmatisation des gais et des lesbiennes au sein de la famille, justifiée ici par un acte de pédophilie visant son jeune frère, confine Lucie au silence par rapport à sa propre identité sexuelle, même encore aujourd'hui, du moins en ce qui concerne ses parents et, en particulier, son père. Le terme *homophobique*, utilisé pour référer à un trait de caractère de son père et qui explique son silence, est d'ailleurs puisé dans son expérience à parler de l'homosexualité davantage en anglais qu'en français. Compte tenu du fait qu'elle se voit dans l'obligation de se taire devant ses parents, la migration lui permettra de s'exprimer mais, cette fois, en anglais.

Depuis son enfance, Jacques a eu des expériences de stigmatisation le visant personnellement. Son entourage le qualifiait de *fifi*, alors que lui n'avait pas nécessairement pris conscience de son orientation, de son identité ou de ses pratiques gaies.

Jacques : _ Non c'était _ juste parce c'était juste par mes manières

N : Hmm hmm

Jacques : T'sais j'veux dire / les gens disaient « ah ! fifi » pis « nini nanana » t'sais ?

M : Hmm hmm

Jacques : Typique là /mais j'veux dire moi j'voyais rien de ça j'veux dire les gens autour de moi le voyaient / mais personne / X j'veux dire

Jacques attribue à ses *manières* la raison de sa stigmatisation, des manières probablement efféminées, même s'il ne le précise pas dans son discours. Pour lui, la source de sa stigmatisation se situe en lui-même, elle ne vient pas de l'extérieur, ce qui révèle une certaine incorporation du stigmate par sa victime. Comme pour l'ensemble de l'entrevue, Jacques s'exprime ici dans un langage elliptique (« Les gens disaient « ah fifi » pis « nini nanana » t'sais ») exigeant des interlocuteurs un travail d'interprétation et de co-élaboration du discours.

Au moment de l'étude, Jacques est en processus de *coming out* ou de rupture du silence. Il avait choisi de garder le silence à partir du moment, il y a plusieurs années, où ses parents avaient été témoins de ses ébats sexuels avec un garçon et où ces derniers avaient réagi en feignant l'ignorance.

Jacques : J'me suis fait pogné par euh par mes parents [rire de N] ça ça l'a été euh

N : Ah oui

Jacques : Dramatique ça a jamais

N : ah ouais

Jacques : Ça a jamais euh / revenu sur le sujet là

M : Hmm

Jacques : Ça a tout été euh

M : Qu'est-ce qui est arrivé à ce moment-là ?

Jacques : Ben y est pas rien arrivé c'est pareil comme si rien euh

M : l' t'ont pogné sur le ff en flagrant délit _ en ? _

Jacques : _ En _ flagrant délit avec un gars dans le _ fossé _

M : _ OK _ [rire]

Jacques : T'sais veux dire en arrière de chez nous

M : OK

Jacques : Pis euh oui

M : Pis i' ont rien dit i' t'ont pas pris à côté pour dire faut pas tu fasses ça ?

Jacques : Non c'est pas eh / y a rien rien rien qui s'est euh

N : Ça a été le silence ? Ouais

Jacques : Tout tout a été silence oui pareil comme si rien n'avait euh / rien avait arrivé

De la même façon que Jacques avait intériorisé la cause de la stigmatisation qui le visait en tant que victime, ici il se décrit comme coupable d'un geste répréhensible et, qui plus est, découvert par l'autorité parentale. C'est par le silence que ses parents, et lui-même,

ont alors réagi, confirmant ainsi l'anormalité d'une chose qu'on ne peut même pas caractériser par le langage. C'est d'ailleurs cette même règle du silence que Jacques instaurera pendant plusieurs années au cours desquelles il vivra avec une femme sans jamais avoir de relations sexuelles avec elle, tout en refusant de s'avouer à lui-même qu'il puisse être gai. Les conséquences de ce silence se traduiront par un état dépressif, ce dont il sera question ultérieurement. La solution à ses problèmes se trouvera dans la migration vers la ville.

La stigmatisation a pris la forme extrême des abus psychologiques et physiques pour André dont les parents méprisaient son goût pour le théâtre et la lecture, qu'ils associaient à des marques d'homosexualité, au point de le forcer à quitter l'école à l'âge de 16 ans pour travailler dans une usine et à leur remettre l'argent gagné pour payer sa pension.

André : Ah j'étais en 10^e année pis i' [ses parents] sont venus en pleine classe

N : Ah oui

André : Me retirer

N : Et oui

André : Devant tous les étudiants et toutes « c'est fini l'école c'est pas fait pour les fifis ça tu t'en vas directement travailler » / pis euh je j'ai travaillé dans une dans la / dans une manufacture [...] / qui fait des euh des ameublements des / genres de bibliothèques ces choses-là je gagnais 48 dollars par semaine eille ! c'était de l'argent ça je passais de 21 dollars à 48 c'était que'que chose / han ?

Si, contrairement à Jacques, André ne fait jamais référence à des manières efféminées – d'ailleurs son *hexis* corporelle au moment de l'étude peut sûrement être qualifié de masculin – il affirme qu'il sait depuis la naissance qu'il a une préférence pour les personnes de son sexe. À l'école, il s'intéresse à la langue française, à la littérature et c'est avec passion qu'il fait du théâtre. Selon lui, ses parents désapprouvent ses intérêts pour la langue et l'art, qu'ils associent à l'homosexualité. Ils le retirent de l'école tout en le stigmatisant publiquement. Comme nous le verrons plus loin, ce geste d'abus psychologique n'était qu'une étape dans une escalade à venir et dont l'issue serait le départ du foyer familial et la migration vers Toronto.

En somme, ce ne sont pas tous les participants qui parlent d'expériences de stigmatisation. Par contre, ceux qui en ont souffert se réfugient d'abord dans le silence, ce qui a des conséquences parfois néfastes. Il arrive aussi que la stigmatisation ne laisse d'autre choix que celui de la rupture avec le milieu d'origine, d'où la migration vers la ville.

MOBILITÉ GÉOGRAPHIQUE ET SOCIALE

La mobilité géographique caractérise les six participants, tout comme la grande majorité des gais et des lesbiennes francophones ayant participé à cette étude. Généralement, la migration vers Toronto résulte de la volonté d'améliorer sa situation financière tout en échappant à l'hétéronormativité du milieu d'origine, voire à la stigmatisation. Il arrive aussi que la migration se fasse pour se libérer sexuellement.

La mobilité sociale est ce processus par lequel les acteurs sociaux se donnent des conditions matérielles d'existence correspondant à une classe sociale inscrite dans un système de classes hiérarchique. Elle peut être ascendante, c'est-à-dire viser à une amélioration des conditions d'existence matérielle et, si la mobilité géographique vers Toronto vise une mobilité sociale ascendante, elle peut parfois demeurer stagnante ou être même descendante.

Parmi les six participants, Brigitte est la seule pour qui l'identité sexuelle n'ait rien à voir avec son déménagement à Toronto. Pour elle, ce déménagement s'explique par des raisons uniquement professionnelles, bien que ce soit à Toronto qu'elle ait fait ses premières expériences lesbiennes.

Deux autres participants, Aline et Bernard, font des liens entre leur présence à Toronto et leur orientation sexuelle. Aline, par non-conformisme, avait refusé de faire comme tous les autres jeunes du Nord-Est de l'Acadie et a préféré étudier à Ottawa plutôt qu'à Moncton. C'est uniquement après avoir rencontré une Torontoise qu'elle est déménagée dans la métropole pour l'y rejoindre. Quant à Bernard, il est venu étudier à Toronto à l'âge de 20 ans ; il explique qu'il n'y serait pas resté si ce n'eût été du fait qu'il soit gai.

Bernard : Pour aller au collège / et puis euh / j'étais établi ça à Toronto / seul pas de parenté j'trouvais ça ben difficile très difficile la première année parce que / j'me suis senti très isolé pas de famille j'connaisais personne [rire] à 18 ans j'avais euh veux dire 20 ans / c'était difficile / mais / j'ai ma vie gaie à remercier pour m'avoir gardé ici si ça aurait pas été du fait que j'étais gai / j'serais pas ici j'serais retourné j'pense à Cornwall avec la famille pis vivre la p'tite vie dans un coin là à me cacher puis / vivre dans un garde-robe X / peut-être ça aurait pas duré longtemps mais / j'avais X mais j'voulais / explorer la vie gaie pis j'savais qu'ici y n'avait pis à Cornwall y n'avait pas / alors je dis « non / faut que je reste ici c'est ici que j'veux avoir un futur » / alors euh la première année je l'ai toffée mais après ça ça a été / ça s'est établi là j'ai commencé à bien aimer la la la vie dans la grande ville j'me sus-t-établi des amis / des chums euh des connaissances j'ai commencé à baiser ici et là

C'est par les modes de sociabilité qu'elle offrait aux gais que la ville a présenté de l'intérêt pour Bernard et qu'il a décidé de s'y installer. Il a donc abandonné tout projet de retourner dans son milieu d'origine où il aurait peut-être retrouvé sa communauté linguistique, mais où il aurait dû renoncer à mener une vie ouvertement gaie. Il habite Toronto depuis plus d'une trentaine d'années maintenant.

Pour une autre participante, la migration à Toronto s'explique par le choix délibéré de vivre comme lesbienne. Lucie, qui a d'abord exploré le monde, a décidé de déménager à Toronto alors qu'elle vivait dans une petite communauté franco-ontarienne où elle avait pris conscience de son orientation sexuelle et réalisé qu'il n'y avait pas d'avenir pour elle dans ce milieu.

Lucie : ...pis j'me sus-t-en venue à Toronto / parce que euh / comme femme lesbienne / à Penetang c'était pas possible y avait aucune vie pour moi là

Comme adepte du retour à la nature dans les milieux ruraux, Lucie avait réussi tant bien que mal à s'intégrer comme Québécoise dans cette région – connue pour son militantisme franco-ontarien et pour les tensions suscitées par le bilinguisme –, au sein d'une communauté surtout anglophone, mais aussi francophone. Mais, comme lesbienne, l'intégration aurait été plus difficile.

Pour les deux autres participants, la mobilité géographique vers Toronto sera plus difficile. Jacques parviendra à se sortir rapidement du silence qu'il s'était imposé lorsqu'il vivait avec une femme. Il a

d'abord accepté de suivre à Toronto la famille anglophone pour laquelle il travaillait comme nounou, il a ensuite quitté cet emploi et s'est trouvé du travail comme réceptionniste bilingue dans une entreprise internationale d'assurance médicale. Finalement, il est déménagé dans le quartier gai de Toronto.

Jacques : C'était X moi te dire franchement quand euh j'ai décidé de m'en venir à Toronto ça faisait deux / deux ans auparavant que j'étais avec ma copine / euh ça faisait deux ans que je me levais le matin / j'me suis dit j'me disais en moi-même « je suis gai / qu'est-ce que je fais ? où est-ce que je m'en vais ? » pis quand j'ai/ quand j'ai eu cette opportunité-là de m'en venir à Toronto j'veux dire ss parce que si non si j'aurais pas fait ça je m'en allais / burnout dépression là venez-vous en là / ça s'en vient

Le dialogue intérieur de Jacques, (« je suis gai / qu'est-ce que je fais ? où est-ce que je m'en vais ? »), n'a pas été formulé publiquement, que ce soit avec sa copine ou avec d'autres. Jacques a tout simplement profité de l'offre de déménager à Toronto pour maintenir son emploi comme nounou au service d'une famille anglophone (« cette opportunité-là ») qu'il formule ici comme une réelle chance, une façon plus acceptable de quitter sa copine et de changer de vie qu'en revendiquant son orientation sexuelle. Pourtant, *a posteriori* du moins, il semble bien conscient des conséquences psychologiques de son silence à propos de son orientation sexuelle. En fait, il restera encore deux ans au service de cette famille à Toronto sans jamais parler ouvertement de son orientation sexuelle et ce n'est qu'une fois installé dans un nouvel emploi et un nouveau logement, qu'il donnera libre cours à sa vie comme gai.

Quant à André, sa migration vers Toronto résulte des circonstances douloureuses de sa rupture avec sa famille et des aléas de la vie. Après avoir été obligé de quitter l'école, il a cherché un exutoire dans une secte pentecôtiste, ce qui lui vaudra une confrontation violente avec ses parents qui le conduira à quitter le foyer familial et à ne plus jamais les revoir. Dans le cas d'André, la stigmatisation est à la source même de sa mobilité géographique.

André : Parce que _ déjà à _ déjà à l'âge de 16 ans euh quand i' m'ont dit [d'arrêter] d'aller à l'école / euh je travaillais pis comme j'ai rencontré ces individus-là qui m'ont redonné la confiance en moi pis ces choses-là je passais beaucoup de temps chez eux / et puis ces gens-là étaient pas euh / euh / catholiques / dans dans le sens strict du terme /c'était pas catholiques religieux / ils étaient d'une / d'une religion protestante ils

étaient pentecôtistes / et puis c'est eux qui m'ont donné accès à une bible / alors moi je l'ai pris je l'ai leur je l'avais / je l'avais dans ma chambre ça me donnait du genre de / de motivation spirituelle pis X X X / ah ! les bonnes pensées faut se retrouver quand quand on est abusé comme enfant faut se re on a que'que chose i' faut s'accrocher à que'que chose
M : Hmm hmm

André : Et puis euh / euhm / ma mère a trouvé cette bible-là quand j'avais 16 ans / et puis quand chuis rentré à la maison j'me souviens encore de de cette journée-là comme si c'était hier / ils étaient à la table il fallait monter deux trois marches pour monter à la cuisine / et puis euh aussitôt que chuis rentré dans la maison c'était euh le le // la scène totale / ma mère a pris la bible a' me l'a garrochée en plein visage / elle m'a atteint / le la bible était à terre X a sauté dessus elle a déchiré les pages pis elle a dit « t'es né catholique pis tu commenceras pas à te trouver une religion protestante etc. etc. » / et puis j'ai répondu à ma mère « han ? » Je lui ai dit « écoute là on fait pas de choses comme ça là t'sais ? » Pis chaque fois que j'ai pas été aussi gentil que je vous dis là en ce moment [rire de N] alors mon père s'est levé i' m'a frappé en plein visage chuis tombé en en bas d'une douzaine de marches parce qu'y avait trois marches pour la cuisine pis après ça c'était les marches de la cave / et puis euh / c'est à ce moment-là que mon père i' dit // « tu t'en vas tu pars on veut pus rien savoir de toi » / « c'est parfait » / pis c'est là que je leur ai fait ma réponse j'étais tellement / j'étais tellement furieux

N : Hmm

André : Que je leur ai dit « que Dieu vous bénisse ou ben que le Diable vous charrisse »

N : Hmm

André : J'ai ramassé mes affaires chus parti chuis jamais retourné

M : Hmm

André : X X X ça X ça a été le le le bout de chemin pis là j'ai été poussé à retourner à l'école / et puis je parlais pas l'anglais alors chuis arrivé moi le le / Kingsway College euh dans la ville d'Oshawa

N : Est-ce que c'était une école pentecôtiste _ aussi ? _

André : _ Non _

N : Ou ça _ n'avait rien à voir ? _

André : _ C'était _ une école religieuse euh Adventiste du 7^e jour et puis euh je pouvais rester sur le campus pis je pouvais travailler alors j'allais à l'école le matin je travaillais l'après-midi pour payer mes études parce que ce sont des écoles privées / et puis euhm / là i' fallait é évidemment que j'apprenne l'anglais mais / heureusement pour une raison ou pour une autre j'étais tellement intéressé à apprendre la langue de toute façon donc euh j'ai même gradué de 10^e année la première année que j'étais là / c'était pas le le A+ là mais même si j'avais le C

N : Le C+

André : Ça me permettait de graduer / surtout étant donné que y avait pas de / euh de francophones à l'intérieur de l'école

L'épisode de la bible est particulièrement intéressant. On peut contester la pertinence de ce livre en particulier pour résoudre les problèmes qu'André éprouve dans une famille qui le soumet à un traitement violent, mais il est quand même révélateur que celui qui faisait l'objet de stigmatisation par ses parents comme gai en raison de son goût pour la langue, la lecture et les arts dramatiques, trouve un exutoire précisément dans un livre. Sa phrase d'adieu à ses parents, quoique subversive, puise d'ailleurs ses référents dans ce même livre. Ce goût pour la langue lui servira d'ailleurs une fois sorti du foyer familial alors qu'il sera recueilli dans une communauté religieuse de la banlieue de Toronto. Il fera donc l'apprentissage de l'anglais tout en poursuivant ses études secondaires dans cette langue. Une vingtaine d'années plus tard, après avoir mené une vie professionnelle bilingue et une vie privée en milieu plutôt anglo-dominant, André a tout de même maintenu la maîtrise d'une variété de français avec peu de traces d'anglais.

Ces nouvelles données indiquent que, tout comme dans l'étude précédente (Labrie et Grimard, 2002), la migration vers la ville des gais et des lesbiennes francophones est une stratégie pour échapper aussi bien à l'absence de perspectives économiques qu'à l'hétéronormativité. Il est plus rare qu'elle ait que des visées de libération sexuelle. La stigmatisation, par contre, peut être à l'origine d'un processus de mobilité géographique pour quitter leur communauté d'origine et aller vivre à la ville. Dans tous les cas, la mobilité géographique et sociale qui s'ensuit amène une transformation des pratiques langagières, comme nous le verrons plus loin, mais regardons d'abord comment les stigmates peuvent affecter les marqueurs identitaires et les transformer en ressources.

MARQUEURS IDENTITAIRES : DES STIGMATES CONVERTIS EN RESSOURCES

Comme nous l'avons vu, c'est surtout l'identité sexuelle comme gai ou lesbienne qui se prête le plus à la stigmatisation chez les participants. Mais, une fois la personne installée en milieu anglo-

dominant, la langue française et l'orientation sexuelle, des marqueurs identitaires toujours susceptibles d'être stigmatisés, peuvent servir pour se créer un groupe d'amis, se trouver un emploi et obtenir des promotions professionnelles.

Tous les participants, sauf un, se servent de leur expertise en français ou de leur bilinguisme sur le plan professionnel. Ce marqueur identitaire sert d'abord et avant tout de ressource pour se tailler une place dans le monde du travail. Si Bernard ne s'est pas servi du français lors de sa carrière sur Bay Street, maintenant qu'il se trouve en congé d'invalidité, il fait du bénévolat auprès des séropositifs aussi bien dans la communauté gaie anglophone que francophone. L'utilisation du français comme ressource sur le plan professionnel est bien illustrée dans l'extrait suivant tiré de l'entrevue avec Aline :

Aline : ... les premiers les premiers travaux ça av ça avait rien à voir avec le fait que j'étais francophone

N : Hmm hmm

Aline : Mais ensuite euh les boulots permanents ça a toujours été en / en grosse partie

N : Hmm hmm

Aline : Du fait que je parlais français

Aline évoque deux types d'emplois, à savoir ses premiers emplois (qu'on doit comprendre comme étant précaires) et ses « boulots permanents » obtenus grâce à son marqueur identitaire et son capital linguistique. Il est intéressant d'observer qu'elle ne fait pas de lien entre l'obtention d'emplois précaires et son identité comme francophone, mais qu'elle en établit un entre sa situation professionnelle plus stable et son capital linguistique.

Quant à l'utilisation de l'orientation sexuelle comme moyen d'adaptation à la ville, on a déjà vu que, dans le cas de Bernard, c'est grâce à son homosexualité qu'il s'est taillé une place convenable. Lucie offre ses thérapies nouvel âge dans les deux langues et compte sur les réseaux gais et lesbiens pour augmenter sa clientèle. Jacques, qui entreprend une nouvelle vie, vient d'emménager au cœur du quartier gai de Toronto. Brigitte milite, comme lesbienne, dans le mouvement féministe francophone. André, quant à lui, se sert de son orientation sexuelle comme moyen de créer une atmosphère de solidarité et de connivence avec ses collègues de travail, comme on le voit dans l'extrait suivant :

André : T'sais ? j'aime avoir du plaisir avec eux j'aime rire on a du plaisir on fait des farces tout le monde sait que chuis gai parce que moi quand les gens montent à bord pis que je trouve un beau / client

N : Tu X

André : Je j'vais dire à Julie qui travaille dans X X

N : X X de sièges dans l'avion t'sais c'est

André : X X oh ! [rire de N] je ramasse je ramasse la carte d'embarquement pis là après ça je fais un contest je leur passe ça

Ici, André, qui est chef de cabine, montre comment il crée une atmosphère de travail ludique en se servant de son marqueur identitaire comme gai, faisant savoir aux autres de façon implicite qu'il est gai : « tout le monde sait que chuis gai ».

Il semble donc se confirmer que, une fois que le processus de mobilité géographique et sociale est enclenché, on se sert généralement de ses marqueurs linguistiques et sexuels comme capital symbolique et matériel, que ce soit pour se constituer un nouveau réseau de solidarité, pour rencontrer des compagnons, pour avoir accès à un emploi ou pour obtenir des promotions.

PRATIQUES LANGAGIÈRES ET IDENTITÉS MULTIPLES

Une fois la personne intégrée dans de nouveaux réseaux de sociabilité et un nouvel univers professionnel, il va de soi que les pratiques langagières et sociales sont appelées à se transformer pour s'adapter à ces nouvelles conditions. Avec ces transformations se développe aussi un nouvel agencement des marqueurs identitaires – linguistique, national (peuple d'origine) et sexuel notamment – qui s'ajoutent à un répertoire d'identités multiples.

Or, comme nous l'avons déjà vu, c'est surtout dans la vie professionnelle des participants que le français et l'anglais jouent un rôle important. Pour ce qui est de leur vie privée, l'anglais occupe une place centrale, du moins pour ceux qui vivent en couple comme Bernard qui vit depuis plus de 20 ans avec un Canadien de langue anglaise, Lucie qui vit avec une Américaine ou Aline qui vit avec une Portugaise avec qui elle parle anglais. Cependant, chacun a suivi une trajectoire différente pour ce qui est de la traduction de leurs répertoires linguistiques et de leurs pratiques langagières sur le plan identitaire.

Aline et Bernard attachent davantage d'importance à leur identité sexuelle qu'à leur identité linguistique. Ainsi, pour Aline, le fait d'être lesbienne a plus d'importance que celui d'être francophone :

Aline : dire euh mon j'ai un co-locataire qui est francophone euh là c'est certain que mes blondes ont toujours été euh anglophones / mais euh pour moi c'étais pas euh c'était pas euhm / un obstacle / / d'autant qu'elles baisaient bien _ aussi _ [rires]

Aline indique ici que la langue française ne constitue pas un critère pour le choix de ses partenaires, sa sexualité ayant préséance, même s'il arrive, comme maintenant, qu'elle partage son logement avec un francophone.

Il en va de même pour Bernard, pour qui le fait d'être gai et d'être bilingue a permis de vivre en milieu professionnel et privé en anglais :

Bernard : Je le sais pas X X ch'-t-un chu'-t-un bon exemple / ch'-t-arrivé à Toronto ? j'cherchais pas le français quand ch'-t-arrivé à Toronto / j'étais ben content de m'établir avec des Anglais / chus pas venu à Toronto avec l'entente que j'étais pour euh continuer ma vie en français non / pantoute / j'pense que / c'est assez commun ça c'est

Explorant sans cesse plusieurs avenues, Lucie a connu pour sa part une grande fluidité dans ses pratiques langagières et sur le plan identitaire. Elle épouse un Franco-Ontarien bilingue et bisexuel et tente, sans succès, de s'intégrer dans la communauté franco-ontarienne locale. Elle s'intègre plus facilement dans un groupe d'adeptes du retour à la nature de langue anglaise, a une première relation avec une femme alors qu'elle suit des cours d'ébénisterie dans un collège anglophone, décide de déménager à Toronto où il est plus facile de vivre comme lesbienne, emménage avec une Américaine et offre des thérapies de couple nouvel âge en anglais et en français, à l'intention de couples gais ou lesbiens notamment.

Lucie : Alors pendant plusieurs années j'suis devenue très très impliquée dans la communauté plus anglophone moi j'avais j'avais vraiment disconnecté / même que mon mon français en a souffert énormément à ce moment-là je retournais p'us tellement au Québec euhm / pis j'étais impliquée dans une dans un groupe euh de de personnes qui étaient vraiment dans le trip là back to the land alors on bâtissait des maisons en pièces et euh etc. etc. on on avait des fermes euh on X l'organique euh etc. etc. etc. alors pis le le retour à l'école pour devenir ébéniste c'était

faisait partie de c'te mouvement-là euhm mon mari était log builder / alors moi j'suis devenue ébéniste pis je / j'avais aussi euh une p'tite compagnie euh je faisais des savons naturels

À travers ses diverses explorations, Lucie était assez accommodante au sujet des pratiques langagières et identitaires ; cela s'exprime par un enchaînement d'énoncés reliés par une série de connecteurs « alors », « même que », « à ce moment-là », « pis ». Son insertion dans le monde anglophone l'amène à moins bien maîtriser le français, ce qui est manifeste dans l'emploi de termes comme « disconnecté », « des maisons en pièces » (des maisons de bois rond), ou par des alternances ou emprunts comme « le trip là back to the land » ou « mon mari était log builder ». La fluidité identitaire est ici aussi marquée par sa référence à son passé comme hétérosexuelle lorsqu'elle parle de son mari.

Pour ce qui est de Brigitte, qui se sert de son capital linguistique sur le plan professionnel et social, elle adopte une position identitaire nettement francophone et féministe, son identité lesbienne, tout comme son bilinguisme apparaissant comme secondaires. Cette identité francophone – ou plutôt franco-ontarienne – ne lui est venue qu'une fois installée en milieu minoritaire.

Brigitte : oui/ mais on peut pas à moins de grosses chirurgies e je peux pas cesser ou de gros accidents je peux pas cesser de d'être francophone je peux pas cesser d'être femme c'est deux affaires qu'on peut pas / (rire) qu'on peut pas m'enlever là (rire) em alors je je pense qu'à mon âge je peux pu (être) assimilée (rire) je parlerai toujours anglais avec un accent français / pis ça me dérange pas tsé

Brigitte formule les termes essentiels formant son identité multiple, à savoir francophone et femme. Son énoncé indique que l'identité linguistique est primordiale, francophone voulant dire aussi minoritaire, et que le fait d'être femme prime sur celui d'être lesbienne car, dans son cas, être femme veut aussi dire être féministe. On le voit, l'identité est avant tout un acte politique pour Brigitte. Quant à son identité linguistique, elle insiste, avec ironie, pour dire qu'elle ne pourrait pas se reconnaître comme anglophone. Dans son discours, il n'est pas question de sa façon de parler français, mais bien de parler anglais, une position faisant preuve d'une grande assurance probablement explicable par l'importance de son capital linguistique en français.

Pour certains, l'immersion complète dans un environnement anglo-dominant transforme les pratiques langagières au point de restructurer sa façon de parler français. C'est le cas de la Québécoise, Lucie. Pour d'autres, telle la Montréalaise, Brigitte, il y a la découverte d'un milieu de vie plus francophone que jamais.

VILLE ET NOSTALGIE DU MILIEU D'ORIGINE

Contrairement à ce que nous avons noté dans Labrie et Grimard (2002), la majorité des six participants formulent très peu de critiques à l'égard de la ville, ils ne ressentent aucune nostalgie du milieu d'origine et aucun ne parle d'y retourner.

Pour Brigitte, qui est d'origine québécoise, il n'est pas question de quitter Toronto. Pour Bernard et Jacques, qui sont tous deux franco-ontariens, il n'est pas question non plus de rentrer un jour ni à Cornwall ni à Ottawa. Pour Aline, il n'est pas question de retourner en Acadie et d'ailleurs, comme nous le verrons, l'étiquette *acadienne* ne lui convient pas.

Chacun a ses raisons de préférer la ville et, dans le cas de Jacques, qui a été peut-être davantage victime de stigmatisation, la grande ville de Toronto lui semble un endroit plus sécurisant :

M : Tu t'ennuies-tu d'Ottawa ?

Jacques : Non

M : Non ?

Jacques : Plus la ville est grosse mieux que je suis

M : Hmm

Jacques : Plus diversifiée /

N : Hmm

Jacques : Parce que j'veux dire Ottawa c'est pas si diversifié que ça pis même euh t'sais sur la rue j'ai j'ai eu des commentaires / t'sais le / X commentaires négatifs pis euh / t'sais au point de t'sais d'avoir euh pis t'sais de dire j'vas-tu me faire rusher là pis euh / m'as me retrouver dans un / dans un p'tit coin noir là

M : Hmm hmm

Jacques : Que / ouais

M : À que'que part tu te sens sécurisée à Toronto ?

Jacques : Oui / pour que'que raison / plus c'est gros plus chus sécurisée

Jacques a trouvé à Toronto un milieu de vie qui lui convient ; plus la ville est grande et diversifiée, plus il s’y sent en sécurité. Il s’est d’ailleurs installé au cœur du village gai et n’y retrouve plus la peur qui provenait des mauvaises expériences vécues dans son milieu d’origine.

La plupart des participants n’ont pas développé de sentiment identitaire national(iste). Par exemple, se voulant une femme moderne, Aline refuse l’étiquette *acadienne* qu’elle associe à une vision traditionnelle :

Aline : Mais c’est juste que [rires] t’sais j’veux dire c’est que [rires] pour les autres c’est plus facile ah ouais ! T’es acadienne ouais OK / là on me situe plus peut-être dans l’histoire mais X que / moi j’viens quand même du du du XX^e siècle pis euh

M : Hmm hmm

Aline : J’veux pas avoir euh cette image-là traditionnelle de / de Sagouine

N : _ D’Évangéline _

Aline : _ Pis tout ça là _ pis Évangéline _ t’sais j’trouve_

N : _ Hmm hmm _

Aline : Que ça fait euh

N : Hmm

Aline : Un peu niaiseux là t’sais _ j’veux dire _

Seuls Lucie et André, tous les deux originaires du Québec, caressent ou ont caressé le rêve de quitter un jour Toronto. Dans le cas de Lucie, elle s’identifie formellement comme Québécoise.

Lucie : j’ m’identifie comme québécoise euh j’étais très impliquée au niveau de la politique euh le Parti québécois _ etc.

Lucie désire quitter la grande ville, ce qui se comprend assez bien si l’on considère son expérience du « trip là back to the land », mais il faudrait que son nouveau milieu de vie convienne également à sa conjointe américaine, d’où la possibilité de déménager dans le Sud-Ouest américain ou, encore, dans les Cantons de l’Est au Québec.

Lucie : Euhm // mais euh ouais fait que c’est au niveau de déménager euh moi ce que j’aimerais idéalement mon rêve c’est de de d’avoir une maison d’été dans les Cantons de l’Est parce que c’est assez anglophone pour que Laurie

L’idéal serait donc le Sud-Ouest américain l’hiver et le Québec l’été, mais dans une région suffisamment anglophone pour que sa compagne ne se sente pas isolée.

Pour ce qui est d'André qui a toujours rêvé de rentrer au Québec, il a mis son rêve à exécution en allant travailler à Montréal, mais l'expérience s'est avérée douloureuse et il a préféré retourner à Toronto :

André : Euh ! Un beau p'tit Québécois je l'adore encore je l'aime encore c'est certain ! [rires] Ah ! c'est un gars qui m'a fait faire une dépression nerveuse / un gars que j'ai aimé i' m'a couru après trois mois de temps / j'ai finalement concédé euh à sortir avec / et puis la période de temps où j'ai sorti avec ça a été les / périodes de temps là extraordinaires extraordinaires gentil fin intelligent euhm / toutes les qualités de quelqu'un // que je j'aurais eu l'opportunité là de d'adorer pour le reste de mes jours
N : Hmm

André : Mais après une période de huit mois / X X téléphoné i' a décidé que i' mettait fin à la relation / comme ça sans avertissement euh / ah ! ça ça a été traumatique ! Vraiment traumatique mon affaire je pensais jamais jamais j'me jamais que j'étais en amour avec lui à c'te point-là
N : Hmm

André : J'ai été obligé de m'arrêter de / euh de travailler au euh / dans le domaine euh au service en vol [nom du transporteur aérien] pendant un certain temps c'est là que j'ai décidé d'aller au centre de formation / on m'a offert un poste parce que la compagnie a été bonne envers moi / vraiment bonne a' dit « viens t'as deux choix / soit qu'on t'offre un psychologue / et puis qu'on te fasse suivre pendant un certain temps » / parce que j'pouvais pus fonctionner là j'pouvais pus manger euh / et puis j'avais pas d'amis à Montréal comme tel parce les amis que j'avais c'était ses c'était ses amis / comprends-tu ?

? : Ah oui

André : Fait que j'me retrouvais complètement seul / et puis euh ça a été traumatique l'affaire / et puis euh ça c'est arrivé au mois de février 1997 / et puis euh j'ai j'ai quitté Montréal en août

Considérant les circonstances pénibles de son départ du foyer familial et du Québec à l'âge de 16 ans, André avait idéalisé un éventuel retour au Québec, mais cette nouvelle déception affective l'amène, plus loin dans l'entrevue, à porter un jugement amer sur le Québec.

Sur le plan identitaire, contrairement à notre analyse précédente, la plupart des participants n'ont pas développé de sentiment identitaire axé sur leur peuple d'origine, québécois ou acadien par exemple. Ils ne semblent pas vraiment idéaliser leur milieu d'origine, que ce soit en référence à l'usage prépondérant de la langue française ou à ses modes de sociabilité.

TOUJOURS LA STIGMATISATION

La plupart des participants ont eu à faire face à diverses formes de stigmatisation, mais tous ne réagissent pas de la même façon. Certains encaissent les coups en tant que victimes, d'autres offrent une résistance au cas par cas, d'autres encore cherchent à changer les conditions d'exercice de la violence.

Certains, comme Jacques, qui commence à peine à se reconnaître comme gai et qui dispose peut-être d'un capital linguistique, culturel et social moins élaboré, se dépeignent comme victimes de stigmatisation, parfois au point de ressentir de la gêne à entrer dans un établissement gai :

Jacques : Parce que moi je trouve / j'veux dire j'ai toujours trouvé ça difficile euh t'sais de rentrer dans une place tu connais pas personne pis t'sais quand t'es gêné ben ça l'aide pas là

Cette gêne sera surmontée en participant aux activités organisées par un groupe de gais et de lesbiennes francophones au cours desquelles il commencera à connaître des gens et à se sentir plus à l'aise. Mais comme pour bien d'autres, le milieu de travail demeure un espace problématique pour Jacques :

Jacques : Ouais c'est lui quand i' m'a vu pour euh j'pense la / parce qu'i' travaille à même place que moi / pis c'est ça quand i' m'a vu i' dit « ah ! tu travailles pour [l'assureur] toi » i' dit « maudite tapette »

N : Comment i' dit ça ? Tu travailles quoi ? Pour ?

Jacques : l' travaille pour [l'assureur]

N : Ouais

Jacques : Pis là ben après ça i' dit « maudite tapette ! »

N : Ah ouain ? X i' t'a pas dit ça ?

Jacques : « Parle pour toi-même »

N : Ben ouais

Jacques : Ben parce que

N : Oui ?

Jacques : Y a un gros pourcentage de personnes gais dans notre département

Les emplois dans le secteur des services à la clientèle sont souvent occupés par des femmes et, semble-t-il, comme c'est le cas pour cette entreprise, également par des gais. Il est difficile de savoir si l'interlocuteur se fonde uniquement sur les stéréotypes dominants concernant le grand nombre de gais dans ce département lorsqu'il

stigmatise Jacques ou s'il se fonde sur une analyse des traits de sa personnalité. Il n'est pas clair non plus si Jacques a réellement répliqué « Parle pour toi-même » ou si ces paroles sont un commentaire à l'intention des intervieweurs. Quoiqu'il en soit, il s'agit d'un argumentaire laissé sans impact dans le récit, confirmant la victimisation de Jacques.

C'est encore au travail qu'André est appelé à négocier des situations dans lesquelles il est victime de stigmatisation en tant que francophone et en tant que gai mais, dans son cas, il n'hésite pas à offrir de la résistance. Dans le premier extrait, André offre de la résistance devant un client qui l'agresse au sujet de son utilisation du français :

André : Avec des clients une fois ça m'est arrivé euh entre Toronto et Montréal par un anglophone

N : Hmm

André : Euh je parlais à une de mes collègues / qui était au-devant de moi avec son chariot pis j'avais besoin de que'que chose de son chariot / puis a' venait a' venait de l'Acadie et pis j'aimais son accent _ comprends-tu _

N : _ Hmm _

André : Fait que moi j'ai fait exprès je la je l'ai interpellée plus loin comprends-tu ?

N : Hmm

André : J'avais besoin de que'que chose de son chariot // un gars plus loin X X the X six rangées plus loin i' crie comme ça / « vous devriez pas parler français si on est pas capable de comprendre ce que vous dites » / N : Speak White han ?

André : Fait que / me suis retourné pis j'y ai parlé à même hauteur qu'i' m'a parlé / t'sais j'ai pus 20 ans là t'sais ?

N : Hmm

André : J'y ai parlé à la même hauteur « j'm'excuse Monsieur mais j'me souviens pas de vous avoir adressé la parole » [rires] chus dur _ dans ce temps-là t'sais ? _

N : _ Hmm hmm hmm _

André : J'veux pas me chicaner avec mais c'est ça

N : hmm

André : « Je t'ai pas parlé [rire de N] je parlerai la langue que je voudrai quand je voudrai »

N : Hmm

André : That's it that's all

Ici, le recours au français avec une collègue de travail est encore justifié par cet amour qu'André a toujours ressenti pour la langue « a' venait de l'Acadie et pis j'aimais son accent ». La stigmatisation de l'usage du français provient d'un homme, un passager anglophone et, malgré la relation de courtoisie qui est de mise entre l'employé et les clients, André s'appuie sur l'autorité que lui confère son rôle de responsable de la sécurité à bord de l'aéronef et n'hésite pas à remettre le client à sa place. On observe ici que, pour ce récit à l'intention des intervieweurs, André utilise le français pour maintenir une cohérence linguistique, mais aussi l'anglais afin de faire plus réel. On sent également un glissement dans le ton des interventions, passant de la formalité à l'informalité. L'argument final d'André, « That's it that's all », ne laisse pas de place à la réplique. Il se dépeint ainsi comme vainqueur de cette confrontation.

Le même scénario apparaît dans un autre extrait de l'entrevue mais, cette fois, à propos d'un client qui tente de le ridiculiser en raison de son orientation sexuelle :

André : _ Un passager _ a fait un commentaire j'étais en train de faire le comptage euh des passagers avant le départ / la porte était encore ouverte / et puis euh et ça / ça riait entre eux autres t'sais / ils ont pas dit que j'étais gai mais ils ont dit « he must be a faggot »

M : Hmm !

André : Je l'ai entendu comme ça en passant

N : Hmm hmm

André : Fait que euh quand chus revenu avec le comptage des passagers quand chuis passé / j'ai dit ça « would you be kind enough to follow me for a second ? » Je l'ai amené en avant pis j'ai dit « prends tes cliques tes claques / tu montes pas à bord de mon vol »

Rien n'indique sur quoi se base le client pour exprimer l'hypothèse qu'André est gai : soit qu'il se base sur les stéréotypes dominants à l'effet que plusieurs agents de bord sont gais, soit qu'il ait perçu des signes pouvant l'amener à formuler cette hypothèse. La réaction d'André sera identique à l'épisode précédent, en prenant le contrôle de la situation. Encore ici, dans ce récit formulé à l'intention des intervieweurs, afin de faire réel, il utilise un passage en anglais. On y note encore le passage du style formel à un style familier, correspondant au passage entre l'anglais et le français vernaculaire. L'argument final ne laisse pas de place à la négociation. André, une fois de plus, en sort vainqueur.

Enfin, une autre façon d'offrir de la résistance face à la stigmatisation, pour les personnes détenant un capital linguistique, culturel et social adéquat, consiste à tenter de faire changer les conditions d'émergence de la stigmatisation, en ciblant le monde institutionnel. Ainsi, Bernard cherche-t-il à transformer son milieu environnant. Son travail comme bénévole lui fait prendre conscience des injustices visant non seulement les gais, mais aussi les francophones, et il se fait activiste politique venant à la défense des Franco-Ontariens. Son engagement pourrait se comparer à celui de Brigitte.

Bernard : que tu sois VIH ou non ! / Le service est là ! / Mais i' est pas là en français // mais est-ce que le besoin est là ? / La plupart des gens / peuvent communiquer en anglais

M : Hmm hmm

Bernard : C'est / je crois que la question c'est ben / les services devraient être égaux / tu peux avoir tu peux tu peux avoir des services en français si tu les veux / i' devraient être là automatiquement

M : Hmm hmm

Bernard : On est une province bilingue oui ? On est / un pays bilingue / officiellement han ? Français anglais ? Et pis la province de l'Ontario aussi est une province bilingue / peut-être pas autant que le Nouveau-Brunswick mais / la ville de Toronto refuse de se déclarer bilingue / alors les services de la ville / sont pas bilingues ben sont multilingues en plusieurs choses quand ça vient des affaires des taxes pis des affaires comme ça l'eau i' [rire] mettent ça en 20 langages n'importe langage tu veux parce qu'eux autres

M : l' veulent avoir de l'argent

Bernard : l' veulent avoir de l'argent exactement ! Mais euh / les services judiciaires les services de police euh ces choses-là les hôpitaux / sont pas obligés d'offrir des services en français

M : Hmm hmm

Bernard : Là le X le le côté de la police là on est en train d'essayer de changer ça avec la police / pour que les services soient plus euh répandus en français / en d'dans de l'administration de la police / puis avec les policiers et ses citoyens

N : Hmm

Bernard : Même / je suis allé faire la recommandation que / le le Comité de la police le le Board of Directors / c'est toutes des anglophones / que c'est le temps qu'elle / i' mettent une personne qui est francophone // eh ! la résistance qu'on voit là-d'dans t'sais sont pas confortables avec cette issue ah ! non la ville est pas bilingue on a jamais déclaré ben oui ! Mais j'ai dit vous êtes pas bilingues on est pas bilingue mais la province a' l'est pis le pays l'est / pis on est ici pis on va y rester

Ainsi, après avoir fait carrière dans le monde des affaires en anglais, Bernard s'engage comme bénévole dans le monde anglophone de la prévention et du traitement du VIH et, de façon complémentaire, dans le secteur de la santé communautaire francophone, comme s'il voulait retourner à ses racines linguistiques et assurer une représentation politique équitable des francophones dans les services municipaux. Il est intéressant de remarquer qu'il puise dans le répertoire gai l'expression « we're queer, we're here, get used to it », qu'il traduit en français et dont il se sert comme argument pour que les anglophones reconnaissent les francophones.

En somme, la ville demeure un lieu de violence symbolique que les gais et lesbiennes francophones ressentent en tant que francophones dans un milieu anglo-dominant et en tant que gais ou lesbiennes dans des cercles hétéronormatifs, surtout au travail.

Ceux qui disposent d'un capital linguistique, culturel ou social faible sont plus facilement victimes de violence, alors que les autres peuvent offrir de la résistance et répondre au cas par cas. Enfin, pour échapper à cette violence, quelques-uns tenteront de transformer la société en se servant de leur capital symbolique et matériel, qu'il s'agisse de moyens financiers, de respectabilité sociale, d'expertise professionnelle ou linguistique.

* * *

L'analyse du discours identitaire des participants révèle des trajectoires de mobilité géographique et sociale qui se traduisent par un agencement varié des marqueurs identitaires linguistiques et sexuels et par le développement et l'activation d'un répertoire linguistique combinant différemment les variétés linguistiques – parler vernaculaire, le français standard et l'anglais – qui s'imbriquent les unes dans les autres.

Ainsi, Bernard et Jacques, qui sont tous les deux franco-ontariens d'origine modeste, sont passés du français vernaculaire (toujours présent dans leur production linguistique en situation d'entrevue) à l'anglais. Bernard est revenu récemment à l'usage de la langue française à travers son bénévolat et son activisme politique en

faveur des séropositifs francophones. Jacques se sert désormais de son bilinguisme pour s'assurer une vie professionnelle qui lui permet de s'intégrer dans le monde gai de Toronto.

André, Aline et Lucie, issus de familles de classe moyenne du Québec et de l'Acadie, se servent de leur bilinguisme dans leur vie professionnelle, mais leur vie privée se déroule dans des réseaux de gais ou lesbiennes de langue anglaise.

Enfin, Brigitte, issue d'une famille de la bourgeoisie montréalaise et diplômée d'une université québécoise de langue anglaise, milite à la fois comme francophone et comme femme. Comme sa vie professionnelle se passe aussi en français, elle attache plus ou moins d'importance au fait qu'elle soit bilingue et lesbienne.

L'analyse du discours produite antérieurement par Labrie et Grimard (2002) sur un échantillon de six entrevues a été confirmée, *grosso modo*, par cette nouvelle analyse. La plupart des participants ont entrepris un processus de migration vers la ville surtout en raison des perspectives économiques offertes par la métropole. Une participante a voulu venir y rejoindre sa compagne, une autre a choisi de venir à la ville en raison de l'impossibilité de s'épanouir comme lesbienne dans un milieu semi-rural relativement hétéronormatif. Des manifestations de stigmatisation s'étaient traduites par l'instauration du silence autour de leur orientation sexuelle pour deux participants, Lucie et Jacques, avec des conséquences négatives pour ce dernier et pour son entourage. Les conséquences ont été encore plus graves pour André, dégénérant en abus psychologiques et en actes de violence physique. C'est d'ailleurs pour ces trois derniers que la migration vers la ville représente le plus une recherche de liberté et exige le plus d'efforts.

La majorité des participants provenaient d'un milieu à prédominance francophone et n'ont donc pas connu, dans leur milieu d'origine, de manifestations de stigmatisation en raison de leurs marqueurs identitaires linguistiques. De même, les deux participants franco-ontariens, originaires de milieux où les francophones sont minoritaires, n'ont fait aucune référence à de telles formes de stigmatisation. La situation est différente en ce qui a trait à leurs marqueurs identitaires sexuels.

Cette mobilité géographique s'accompagne d'une certaine mobilité sociale, qui se traduit par une nette ascension pour Bernard et, pour les autres, par la formation d'un espace social et professionnel correspondant peut-être à la même classe sociale que leur famille d'origine. À l'exception de Bernard, pour qui cette ascension sociale passe par l'unilinguisme anglais, tous les participants se servent de leur bilinguisme et de leur capital linguistique en français comme un atout majeur dans leur projet d'ascension sociale. Tous se servent également de leurs marqueurs sexuels comme moyen de s'insérer dans le tissu urbain, professionnellement et socialement. Les marqueurs linguistiques, qui peuvent désormais agir comme stigmates en milieu anglo-dominant, et les marqueurs sexuels, qui sont depuis toujours des stigmates potentiels, peuvent donc aussi servir de ressources identitaires.

L'insertion dans un nouvel espace de sociabilité, caractérisé par son urbanité et son multiculturalisme, avec prédominance de l'anglais comme langue d'usage public, instaure chez la plupart des participants de nouvelles pratiques langagières donnant préséance à l'anglais, mais reposant aussi sur un bilinguisme français-anglais.

Sur le plan identitaire, contrairement aux résultats obtenus dans Labrie et Grimard (2002), la plupart des participants ne semblent pas regretter leur milieu d'origine et ne manifestent pas de désir d'y retourner. L'expérience qu'André en a fait ne s'est pas avérée concluante. D'ailleurs, leur critique de la ville est moins prononcée que chez les locuteurs analysés précédemment.

Il reste cependant que, depuis leur arrivée à Toronto, ils ont tous été confrontés, soit dans leur voisinage ou dans leur milieu de travail, à de nouvelles manifestations de stigmatisation à partir de leurs marqueurs identitaires linguistiques et sexuels. Ceux qui ont un plus faible capital linguistique, culturel ou social encaissent les coups comme victimes ; ceux qui ont davantage de ressources offrent une résistance manifeste ou s'engagent dans des actions de bénévolat ou d'activisme politique visant à changer la société, à commencer par le monde institutionnel.

Nous espérons avoir démontré que l'étude des francophones en Amérique du Nord mérite d'être menée au moyen de paradigmes permettant de prendre en compte les changements sociaux, liés

principalement à la mobilité et à l'urbanité, mais aussi aux identités multiples et à l'agencement des marqueurs identitaires dans les pratiques langagières et sociales. L'analyse du discours constitue une approche conceptuelle et méthodologique d'autant plus valable pour ce genre d'entreprise que le discours est à la fois, tant par son contenu que par sa forme, action sociale, moyen de construction des réalités sociales et expression du positionnement des acteurs sociaux.

Références

- Bourdieu, Pierre (1979), *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- Bourdieu, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- Castells, Manuel (1996), *The Rise of the Network Society*, Oxford, Blackwell.
- Castells, Manuel (1997), *The Power of Identity*, Oxford, Blackwell.
- Eribon, Didier (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.
- Eribon, Didier (dir.) (2003), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse.
- Goffman, Erving (1975) [1963], *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- Labrie, Normand (2002), « Stratégies politiques de reproduction sociale pour les communautés de langues minoritaires », *Sociolinguistica*, 16, p. 14-22.
- Labrie, Normand, et Marcel Grimard (2002), « La migration de gais et lesbiennes francophones à Toronto : violence symbolique et mobilité sociale », *Marges linguistiques*, 3, p. 118-136.